





STÉPHANE TARRADE

LAETA

*3 – LA PRINCESSE DE PIERRE*

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-359-6422-1

© Stéphane Tarrade

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

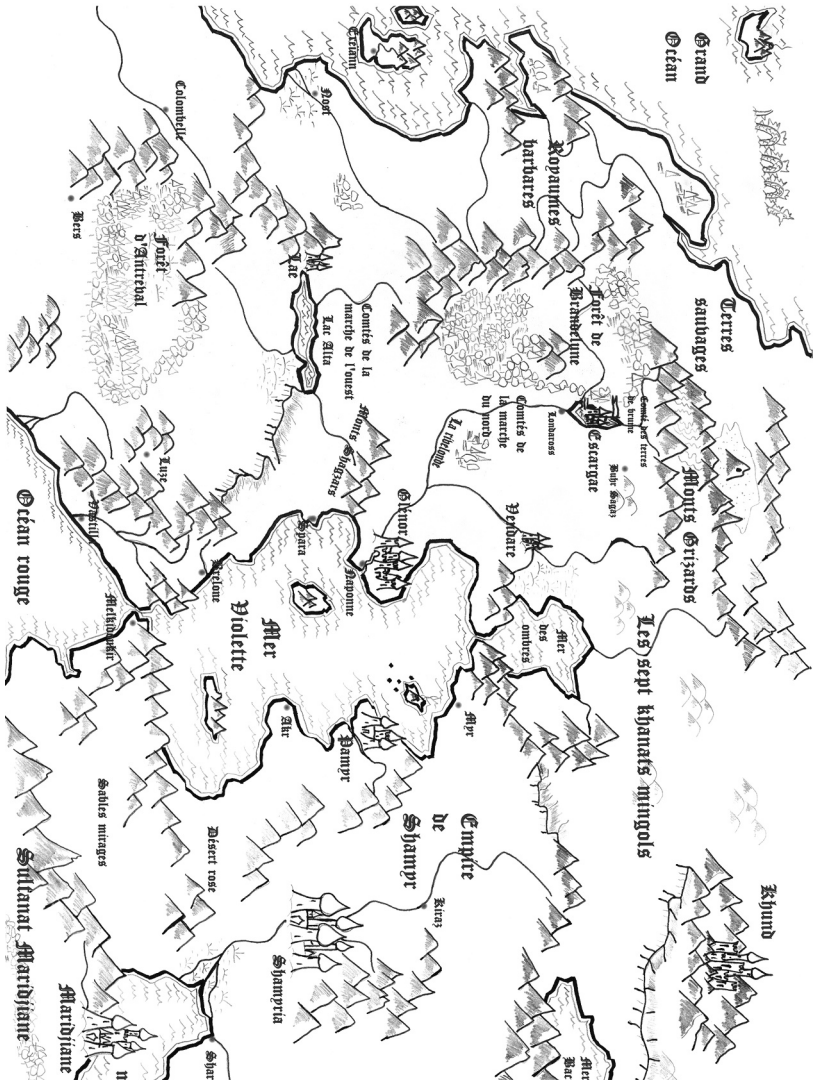
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

## TABLE DES MATIÈRES

Table des matières	5
Les cartes :	7
Chapitre I : La foire du solstice	9
Chapitre II : La fête de l'Ondana	39
Chapitre III : L'or et la nuit	57
Chapitre IV : La maison aux gargouilles	71
Chapitre V : Les secrets de maître Gralard	99
Chapitre VI : L'onix et le diamant	129
Chapitre VII : Les bijoux de dame Ornella	161
Chapitre VIII : La danse de la lune	187
Chapitre IX : La chute du prince	211
Chapitre X : Le prix d'une vie	243
Chapitre XI : Des ombres dans la nuit	273
Chapitre XII : Le siège d'Escargae	295
Chapitre XIII : Le palais de Sinias	315
Chapitre XIV : La bataille d'Escargae	339
Chapitre XV : La princesse nue	373
Chapitre XVI : Sylria	389
Les personnages	413
Et si je m'adressais à mon lecteur ?	415
Actualité de la série	421

## LA PRINCESSE DE PIERRE

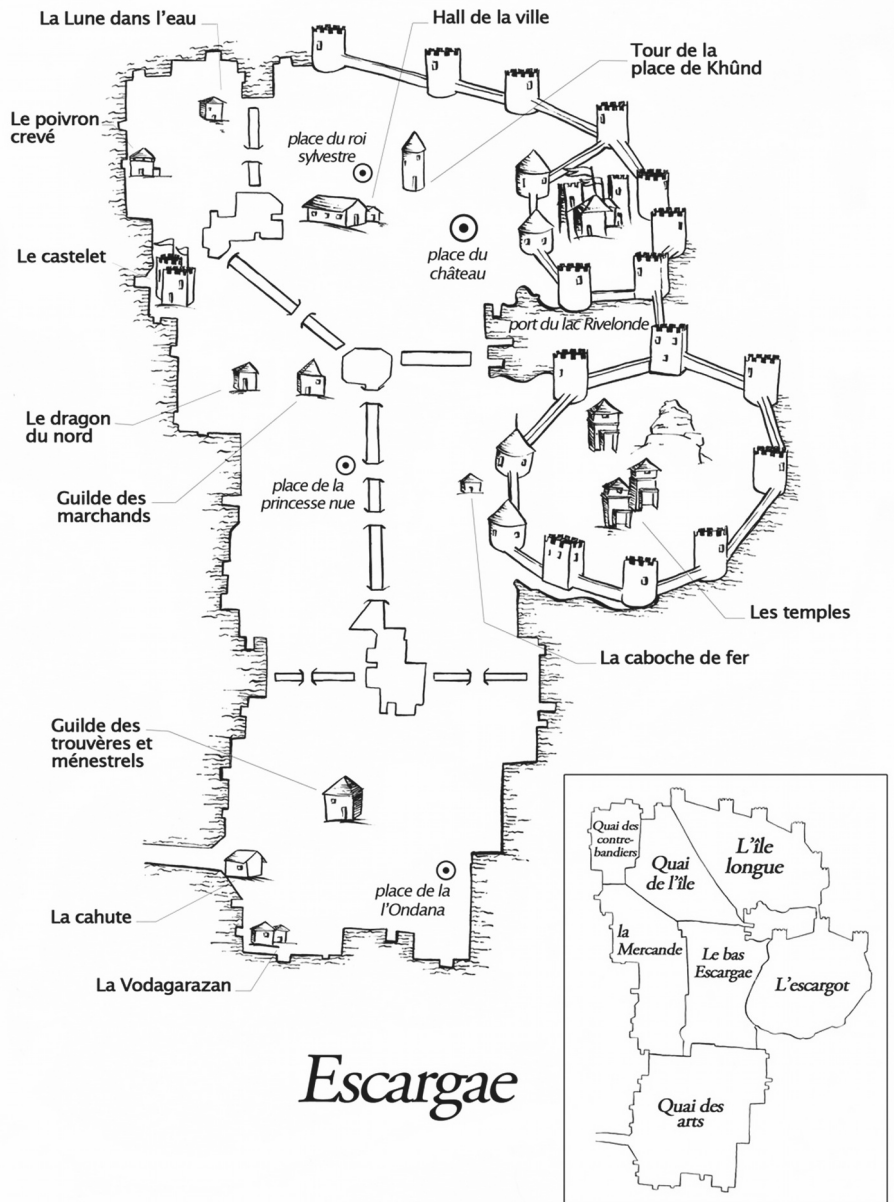
## LES CARTES :



Carte des Royaumes de lune (monde de Geyā)

(Plus de détails sur le monde: <https://stephanetarradeauteur.sindarick.fr>)

# LA PRINCESSE DE PIERRE





## CHAPITRE I : LA FOIRE DU SOLSTICE

Burh Sagaz débordait littéralement de son bourg originel. Les tentes aux toiles bigarrées et les yourtes en peau d'auroch laineux semblaient assiéger le village, bien à l'étroit dans sa palissade hérissée de broussailles sèches et de pics de bois. Les cavaliers des steppes étaient nombreux, bien plus nombreux qu'à l'accoutumée, même en considérant l'évènement qu'était la foire du solstice d'été. Partout aux abords du bourg, les chevaux paissaient dans les hautes herbes fleuries. Les Mingols les laissaient en liberté sous la surveillance de quelques cavaliers et de leurs féroces chiens pelés.

Rodar et Laeta étaient aux abords de la ville de toile. Elle se tenait en croupe, juste devant lui, sur Noiraud, son fameux cheval, dont il serrait fermement la bride. Lorsque deux cavaliers mingols vinrent à leur rencontre, Rodar immobilisa sa monture et fit un signe de la main. Les farouches hommes des steppes, aux petits casques bordés de fourrures et aux longues moustaches fines, s'arrêtèrent à leur hauteur et les dévisagèrent.

Rodar était grand, au teint très mat et aux cheveux noirs. Il avait un air assez négligé avec sa barbe naissante qui ne cachait cependant pas la balafre qui semblait prolonger sa bouche sur sa joue gauche. Son regard sombre soutenait sans ciller celui des Mingols. Il ne se laissait pas impressionner par si peu. Sous sa cape à laquelle nombre d'épines et de chardons étaient encore accrochés, il portait une armure de cuir rapiécée. Peut-être de facture mingole. Il ne voyageait, bien évidemment, pas sans armes : son épée large, bien enfoncée dans son fourreau pendait à son gros ceinturon. Laeta, la jeune femme blanche qui chevauchait avec lui était visiblement une esclave, le bijou de métal qui enserrait sa cheville droite en attestait. Elle était également pieds nus, et avait au cou un collier d'acier avec un anneau sur le devant. Ce dernier signe levait toute ambiguïté sur sa condition. Elle était blonde avec des cheveux légèrement ondulés très clairs, presque blancs, qu'elle portait long. Elle respirait la jeunesse, on ne lui aurait pas donné vingt-cinq ans. Ses yeux bleu brillant étincelaient dans son joli minois.

Habillée d'une robe écrue, plutôt courte, qui couvrait à grand-peine ses charmes, elle était fine et souple, exceptionnellement belle.

Lorsque les cavaliers mingols se dressèrent, d'un air de défi, sur leurs chevaux, elle baissa le regard, inclinant légèrement la tête vers le sol. Rodar, comme à son habitude, arbora un vague sourire, presque moqueur, à leur intention.

— Le vent des steppes vous soit favorable, leur lança-t-il. Je suis un ami de Koubilaï.

Les deux guerriers avaient des consignes claires, il fallait se méfier des étrangers. Il aurait été bien téméraire, pour un espion, de s'aventurer jusqu'à l'entrée de la ville de tentes. Et celui-là, avec son esclave, ne ressemblait pas vraiment aux hommes du Nord. Bien entendu, aucun des deux guerriers ne connaissait Koubilaï, ils n'étaient tout simplement pas de Burh Sagaz. Ils avaient suivi leur Khan, venu siéger au conseil des clans, et participaient, comme il se devait, à la garde du campement. Quant au gaillard qui leur tenait tête, du sang mingol coulait indubitablement dans ses veines même si c'était peu visible, cela constituait un gage de respectabilité en soi.

— Je vais au *Bouc des steppes*. Mon nom est Rodar, et celle-là est mon esclave.

La mention du *Bouc des steppes*, l'unique auberge de Burh Sagaz, emporta leur assentiment. S'il connaissait l'établissement, c'était qu'il y était venu par le passé. Un espion se serait probablement déjà enfui à bride abattue et il ne serait certainement pas embarrassé d'une fille. Sans décrocher un mot, le premier des deux cavaliers fit un signe de la tête à Rodar : il pouvait poursuivre son chemin. S'ils étaient de rudes combattants, les Mingols pouvaient s'avérer très naïfs !

Laeta promena son regard sur la cité de toiles qui avait englouti le petit bourg. Les cavaliers étaient très nombreux à camper ici, plusieurs milliers probablement. Bien avant d'entrer dans la ville, la belle esclave avait remarqué les hauts poteaux qui s'érigeaient au-dessus de la mer de toiles, les totems des clans. Elle en avait compté six. Et les Mingols n'étaient pas seuls, des gobelins et des orcs arpentaient les chemins de terre herbeuse entre les tentes.

Cela faisait environ deux ans qu'elle avait quitté Burh Sagaz, sur ce même cheval, emmenée par Rodar, son maître. À revoir ce village et tant de Mingols, bien des sentiments ressurgissaient en elle. Elle se serra contre Rodar, à la fois mal à l'aise de se retrouver au milieu de ceux qui avaient été ses ravisseurs et émoustillée par le souvenir de sa première

rencontre avec son amant. Il avait tenu à ce qu'elle l'accompagne, et elle n'avait pas dit non. La perspective de passer quelques semaines, seule avec lui, ne l'effrayait pas, bien au contraire, fut-ce chez les Mingols... Ce voyage, hors des murs d'Escargae, était pour elle, une bouffée de liberté.



Lorsqu'ils arrivèrent devant la vieille palissade de bois du *Bouc des steppes*, ils descendirent de cheval. Laeta attacha Noiraud à un arbre sec et rabougri auquel d'autres montures étaient retenues. L'animal but quelques lampées d'eau dans l'abreuvoir puis s'intéressa au fourrage. Il n'appartenait pas à Rodar, mais à Sudsak, une connaissance de ce dernier, pas très recommandable, qui tenait une auberge à Val-de-Lac dans le comté des Terres de brumes. Rodar avait ses habitudes pour ses trafics, il naviguait sur la Barcasse d'Escargae à Val-de-Lac, prenait un cheval au Ragondin, la taverne de Sudsak, et filait à travers les plaines herbeuses puis les steppes jusqu'à Burh Sagaz, en passant par Luzin.

Lorsqu'elle eut fini de s'occuper de Noiraud, Laeta vint se placer devant son maître. Il défit une longue lanière de cuir qu'il avait entortillée à son ceinturon et la fixa à l'anneau du collier de son esclave à l'aide d'une petite attache métallique.

Il regarda Laeta avec un sourire moqueur.

— Te voilà prête ! Ça vaudra mieux ainsi. Les ennuis arrivent plus vite qu'on ne pense, ici... Autant qu'on sache que tu es à moi. Et comme ça, je serai sûr que tu ne t'éloigneras pas.

— Je m'en accommoderai, Maître, lui répondit-elle dans un sourire.

Elle ne semblait pas gênée le moins du monde. Car, si elle était bel et bien sa propriété, se mettre en scène de la sorte tenait plus d'un jeu entre eux auquel elle ne rechignait pas à se livrer en public. Au contraire.

— Merdaille ! T'es la seule fille que j'aie jamais connue qui continue de sourire quand on la met en laisse. T'as quand même de drôles de choses dans la caboche !

— C'est comme ça que vous m'aimez, Maître, lui répondit-elle, enjouée.

Rodar tira sur la lanière, lui attrapa le menton, et la darda de son regard noir.

— Aimer, toujours ce mot à la bouche... Va pas te faire des idées et tiens-toi à carreau, ma jolie. On n'est pas chez nous ici, le moindre faux

pas peut être le dernier. Et tâche de faire bonne figure, je ne t'ai pas emmenée pour rien. Tu sais ce que j'attends de toi...

— Oui, Maître, je saurai parfaitement y faire...

— Très bien, allons-y.

À peine avaient-ils quitté la petite place de terre sèche au bosquet d'arbres épineux sur laquelle s'ouvrait le *Bouc des steppes* que Rodar donna une claque sur les fesses de Laeta.

— On aura tout le temps de s'amuser ce soir au *Bouc*, tu m'y feras la démonstration de tous tes talents !

Ils s'engouffrèrent l'un et l'autre dans le labyrinthe de toiles bariolées que formait le marché de Burh Sagaz lors de la grande foire du solstice d'été. Les étals étaient nombreux et foisonnants, il y en avait de toutes sortes, certains coiffés par d'épaisses tentures orientales, d'autres les plus rudimentaires qui soient. Cela allait de la simple couverture jetée par terre avec quelques maigres babioles dessus jusqu'à la somptueuse tente aux toiles brodées. Mais il y en avait tant, sur les places et dans les ruelles aux murs ocre du village, que l'on ne pouvait que s'y perdre. Les Mingols y déambulaient en maîtres. D'ailleurs, la plupart des marchands étaient de fiers hommes des steppes, parfois venus de très loin. On croisait aussi quelques Shamyriens et nombre de gobelins et d'orcs qui étaient bien plus souvent à fureter la bonne affaire que derrière un étalage. Ces derniers étaient en groupes, prenant leurs aises, avec le sans-gêne qui les caractérisait, lorsque les guerriers mingols n'étaient pas aux alentours pour veiller au grain. Comme on pouvait s'y attendre, les orcs cherchaient la bagarre et trouvaient toujours moyen de se quereller. Mais cela ne dégénérait que rarement, les nombreuses têtes fichées sur les pics du temple des dieux sombres et les malheureux enchaînés au mur des gémissements étaient dissuasifs. Les Khans des steppes étaient responsables de l'ordre et savaient le faire régner d'une main de fer. Même si les orcs ne brillaient pas par leur intelligence, ils n'étaient pas complètement stupides, du moins pas tous. Pour être tout à fait exact, on pouvait dire que le niveau intellectuel moyen des orcs augmentait lorsqu'ils quittaient les grandes foires saisonnières mingoles : les plus imbéciles laissaient en général leur tête en souvenir sur les pics du temple. Les gobelins, de tout temps plus rusés et sociables, même si l'on convenait de dire qu'ils restaient des gens peu fréquentables, se fondaient avec aise dans cette masse et faisaient bien moins d'histoires.

Dans les tréfonds du marché, Laeta et Rodar passèrent devant un étal tenu par un Shamyrien arborant un grand turban noir. Sur sa table, des fioles de verre contenant ce qui semblait être des peintures aux couleurs criardes scintillaient dans la lumière matinale. Le marchand, assez âgé, aidé par un commis beaucoup plus jeune, aux traits tout aussi orientaux, vendait également des lampes de cuivre et tout un tas de bibelots clinquants aux reflets d'or. Son voisin proposait des voiles de soie de Shamyria, teintées de couleurs vives pour la plupart. Certaines étaient cousues de fils métalliques, sur d'autres des petites pierres brillantes ou des paillettes dorées scintillaient en jouant à cache-cache avec le soleil.

— Maître ! appela Laeta à voix basse.

Mais Rodar avait, lui aussi, remarqué.

— Ce sont des vernis shamyriens, continua-t-elle.

— C'est d'accord, on va s'arrêter ici, acquiesça-t-il.

— Shalaam noble voyageur, lança le marchand de sa voix rocailleuse. Ton esclave sera encore plus belle avec ces vernis que seuls les meilleurs teinturiers de mon pays savent confectionner. Vêts-la des voiles de mon frère et elle enchantera tes nuits. Je peux te faire un bon prix.

D'un geste ample de la main, le camelot lui désigna sa marchandise puis les soies de l'étalage voisin.

Rodar lui répondit d'un hochement de tête avant d'afficher un sourire en coin.

— Prends ce que tu veux, s'adressa-t-il à Laeta.

— Bien, Maître, se réjouit-elle en s'approchant avec enthousiasme.

Elle choisit plusieurs fioles de vernis à ongles, ne négligeant pas le rouge sombre que Rodar affectionnait tant, plusieurs voiles colorés et quelques bijoux de cuivre. Ce n'était pas seulement pour elle, mais aussi pour Cami et Linie et quelques autres filles de *la Lune dans l'eau*, l'auberge malfamée où elles vendaient toutes leurs charmes. Lorsque Rodar partait pour la foire saisonnière de Burh Sagaz, on le chargeait toujours d'acheter toute une liste de bagatelles et de parures exotiques qui faisaient, par la suite, la joie des clients de *la Lune*. Son esclave avait un goût bien plus sûr que le sien en la matière, c'était pourtant là la moindre des raisons qui l'avait poussé à l'amener avec lui. Car ce n'était pas le but principal de sa visite, il était à Burh Sagaz pour une grosse affaire. Une très grosse affaire dans laquelle Laeta ne manquerait pas de jouer son rôle. Lorsqu'elle eut fini de choisir toutes les marchandises, elle se mit en retrait, juste derrière Rodar qui s'assit sur un petit tabouret

au bord de l'étal et commença la négociation. Il était tout à fait à son aise dans ce genre de situation.

Le commis servit du thé à la menthe à Rodar et au marchand, la discussion promettait d'être longue. Rodar proposait un prix pour l'ensemble, on n'allait pas négotier article par article.

Laeta se tenait droite, altière, aux côtés de son maître, immobile. Le camelot ne pouvait s'empêcher de la dévorer du regard, d'autant plus que sa robe courte laissait deviner, mais deviner seulement, ses délices. Il voyait une houri, sortie des jardins de paradis, et n'avait vraiment pas la tête à son affaire. Chaque fois qu'il essayait de se concentrer sur la négociation, ses yeux le trahissaient et finissaient toujours par se poser sur la jeune femme qui, pourtant, ne disait mot.

— Alors ? C'est d'accord ? Quarante couronnes d'argent ? l'interpella Rodar.

— C'est d'accord, Effendi, l'affaire est conclue, capitula le marchand.

Il ne s'occupait déjà plus de Rodar, son regard était encore allé vagabonder sur Laeta. Il aurait tout fait pour lui plaire, à commencer par ne pas lui imposer une longue attente et proposer un prix d'ami à son maître...

Lorsque Rodar et Laeta quittèrent l'étal, le thé était toujours chaud dans les petits verres décorés.

— Tu t'es bien débrouillée, la complimenta Rodar.

— Merci, Maître, lui sourit-elle.

— Ce sera plus compliqué lorsque nous rencontrerons le Khan, je compte sur toi pour te surpasser.

— Je ferai de mon mieux...

Laeta suivait Rodar de près, tirée par la laisse, les bras chargés d'un grand panier souple. Ils déambulaient depuis un long moment, perdus dans les dédales du marché. Même s'il avait l'essentiel, Rodar n'en avait pas tout à fait fini avec sa liste.

L'allée dans laquelle ils avançaient maintenant était complètement couverte, sombre, emplie d'une foule de passants. Laeta voyait les tables chargées d'herbes rares, de poudres et de potions en tous genres. Ils étaient arrivés dans une des venelles des sorcières. On y vendait des plantes médicinales, des onguents et toutes sortes de charmes, prétendument magiques, dont beaucoup étaient des attrape-nigauds. Quelques véritables objets ensorcelés ou philtres enchantés pouvaient tout de même y être dénichés. Il fallait avoir l'œil, le bon, et ne pas se

méprendre sur le vendeur qui, le cas échéant, pouvait, lui, vous affubler du mauvais.

Laeta observait attentivement l'étal qui était juste à côté d'elle. On n'avancait plus, elle posa son panier sur le sol. Les fioles de verre, de porcelaine ou de métal y contenaient toutes sortes d'élixirs. Le gobelin au long nez et à la veste crasseuse qui tenait la petite boutique les avait toutes étiquetées. Laeta lisait avec attention, concentrée. Il y avait beaucoup de monde, le marchand avait fort à faire, et l'espèce d'orc qui était avec lui somnolait sur un tabouret dans l'arrière-partie de la tente. Lorsque le gobelin grassouillet au crâne dégarni eut fini de servir en potions médicinales une femme mingole, il se tourna subitement vers Laeta. Il la fixa longuement d'un regard soupçonneux. Elle baissa la tête, comme cela se devait pour une fille de sa condition, et suivit Rodar dès que la laisse se tendit. Le gobelin continua de la dévisager avec méfiance, une pointe de malice dans les yeux, jusqu'à ce qu'elle disparaisse. Ils poursuivirent leur chemin avec lenteur, les gens se pressaient dans cette ruelle étroite.

Jusqu'à ce que la voix nasillarde du gobelin les apostrophe :

— C'est elle ! Voleuse !

Rodar et Laeta se retournèrent en même temps, aussi surpris l'un que l'autre. Le contrebandier posa immédiatement la main sur la poignée de son épée, prêt à dégainer. Le marchand gobelin, suivi de son garde du corps orc, avait remonté la venelle jusqu'à eux. Et ils n'étaient pas seuls, deux guerriers mingols les escortaient.

— Elle m'a dérobé une de mes fioles à mon étalage. Un élixir qui vaut sûrement plus qu'elle. Sale voleuse ! poursuivit le gobelin.

Rodar jeta immédiatement un regard sévère et interrogateur à Laeta. De grands yeux bleus le dévisagèrent, dans lesquels il ne lut que la surprise de l'innocente accusée à tort.

— Merdaille, fit Rodar. Elle est à moi et j'ai rien volé du tout ! C'est ce gobelin qui est un sale menteur !

— On le saura vite, répondit un des deux Mingols qui avait lui aussi posé la main sur son cimeterre.

Les gens s'étaient écartés, un petit cercle s'était formé autour, toute fuite était impossible dans cette ruelle exiguë. Comprenant qu'il n'était pas en position de force, Rodar lâcha la poignée de son épée en signe d'apaisement. Les guerriers des steppes firent de même. Le gobelin s'approcha alors, en même temps que les Mingols, prit un air qui se voulait conciliant, mais n'en parut que plus fourbe.

— Oh ! Le maître n'est pas en cause ! C'est cette sale esclave ! s'exclama-t-il. Que pensez-vous qu'il y ait dans ce panier ?

Rodar se crut obligé de répondre.

— Des voiles, des bijoux et des vernis. Et ce n'est pas à toi que je les ai achetés, avorton !

— C'est bien tout ? les interrogea le gobelin d'une voix mielleuse.

— Pose ce sac par terre, toi ! ordonna le Mingol.

À peine Laeta avait-elle lâché le panier que le gobelin y fourra la main et en sortit une fiole de verre contenant un liquide rougeâtre. Elle était cachetée à la cire.

— Et voilà, lança-t-il triomphalement. Mon élixir de morte-couche ! Tu es une sale petite voleuse !

Les Mingols regardaient sévèrement Laeta et Rodar. Ce dernier ne comptait pas se laisser rouler par un gobelin. Pourtant, un doute s'instillait au fond de lui. Laeta aurait-elle pu être assez bête pour faire cela et se faire prendre la main dans le sac ?

— À genoux, l'esclave ! lança le second Mingol.

— Maître ! Je vous jure, je n'ai rien fait, finit par se défendre Laeta, bien obligée de s'agenouiller devant l'insistance de ses accusateurs.

— Sale menteuse ! rétorqua le gobelin. Ça a un lutin dans le tiroir et ça n'a rien dit à son maître, hein !

Malgré sa petite taille, il dominait Laeta en jubilant.

— C'est un coup monté, lança sèchement Rodar, c'est ce marchand qui a tout manigancé, il vient juste de placer la fiole sous les voiles. Il convoite mon esclave, la ficelle est un peu grosse !

— J'ai vu ce que j'ai vu, fit le premier Mingol. C'est une voleuse. Qu'on la conduise au mur des gémissements où elle sera châtiée. Ensuite, si le plaignant le veut, il a une journée pour faire appel à la justice d'un Khan. Mais bien sûr, vous pouvez trouver un arrangement d'ici là.

Le gobelin qui serrait la petite fiole de ses mains griffues la fourra dans sa grosse bourse. Il fit un sourire grotesque, exhibant toutes ses dents jaunes. Les gens commencèrent à se disperser, on voyait le bout de la ruelle, elle donnait sur la place des dieux noirs. Ils n'auraient pas bien loin à aller...





Les cieux étaient violacés, lourds, et bas. Le vent précédant l'orage s'était levé sur les steppes, des tourbillons de poussière tournoyaient sur la place des dieux sombres. La grande porte voûtée de cuivre était ouverte. Une petite assemblée s'apprêtait à y pénétrer. Le temple était, sans nul doute, le bâtiment le plus important de Burh Sagaz. Ses murs de pierre étaient notablement plus foncés que ceux des autres maisons. Son dôme mordoré dominait largement le reste du village. Ses extrémités étaient fichées de cinq tours très fines, toutes également surmontées d'un petit bulbe. C'était là tout ce qu'il partageait avec l'architecture shamyrienne, car pour le reste, on reconnaissait la marque ancestrale des Mingols et une influence certaine du style artistique orc. Ses murs étaient hérissés de pics de bois, noircis par le temps, sur lesquels étaient plantés des têtes de condamnés ou des crânes. Parfois il ne restait plus que quelques ossements encore accrochés à un pieu. Mais il ne demeurait jamais rien au pied des murs, les Mingols ramassaient tout ce qui tombait de ces sinistres perchoirs : il s'agissait de présents des dieux qui portaient chance et devaient être honorés. Des défenses d'ivoire de mammouths géants sculptées, pointées vers le ciel, étaient également fixées en haut des murs. Elles formaient comme une couronne tout autour du temple. Les tribus des steppes y vénéraient leurs dieux noirs, comme Sarenacroch, le loup ou Arksass, le serpent, toute une foule de divinités sortie de la nuit des temps, qu'ils craignaient et tentaient d'apaiser par des sacrifices de sang.

Dans une longue litanie religieuse, les prêtresses-sorcières, qui officiaient sur le parvis du bâtiment, finirent de faire entrer les hommes et femmes entravés, poussés par les gardes. Ils titubaient, tenaient à peine sur leurs jambes, trébuchaient au moindre pas, croulant sous le poids de leurs chaînes et de leurs lourds colliers sacrificiels. Les prêtresses, habillées de longues robes noires décorées de motifs de cuivre, cessèrent leur chant lorsque le temple eut englouti les malheureux. Alors les hommes qui se pressaient sur le parvis commencèrent à s'avancer. Six Khans mingols aux ports nobles, parés de vêtements de cérémonie, encadrés par leurs suites en tenue d'apparat, firent leur entrée. Puis ce fut le tour de trois chefs de tribus orcs, exhibant des crânes de vaincus à leur ceinture ou d'autres trophées tout aussi morbides. Leur stature imposante les démarquait clairement de leurs gardes du corps, qui comme eux étaient couverts de peintures et de tatouages de guerre. Le dernier à entrer était un ogre, il mesurait presque trois mètres et arborait une unique tresse rouge vif sur son crâne rasé.

L'impressionnante montagne de muscles était bardée de pièces d'armures disparates de cuir et de fer. Il portait également des têtes momifiées à la ceinture. Garkhan l'ogre, le chef de la Horde noire, fut acclamé à son entrée.

La morsure du fouet rappela immédiatement Laeta à l'ordre. Elle poussa un cri aigu et détourna son visage de la place du temple des dieux sombres. Entièrement nue, les deux poignets entravés par une chaîne trop courte, elle-même fixée à un anneau, elle était obligée de se tenir sur la pointe des pieds, comme les autres condamnés qui étaient attachés contre le mur des gémissements. Le fouet cingla une seconde fois sur son dos. Garkhan tourna la tête juste avant d'entrer dans le sanctuaire, le spectacle était tout à fait attrayant : un gobelin punissant une voleuse à l'extrémité de la rue des gémissements, celle qui faisait tout le tour du temple. Mais il n'avait pas le temps de se divertir, le Quriltai, l'assemblée des Khans, ne pouvait attendre. Il passa la porte de cuivre en entendant un troisième claquement immédiatement suivi d'une plainte stridente.

Zadoguïn, le marchand gobelin, frappa sept fois supplémentaires, du long fouet de cuir que lui avait confié le Mingol. Les cris de cette garce résonnaient de manière tout à fait plaisante à ses oreilles. La petite voleuse avait le dos et les fesses zébrés. Les blessures étaient superficielles, il ne s'agissait pas d'abîmer la marchandise, seulement de lui donner une sévère correction. Voir cette fille nue, ainsi offerte à sa volonté, remuait bien des choses en lui. Dès qu'il l'avait remarquée, des idées lui étaient venues. Il n'en avait pas fini avec elle...

— Ça suffit ! lança le guerrier mingol. Maintenant qu'elle a été châtiée, tu peux t'estimer satisfait ou demander la justice d'un des Khans. Elle restera là une journée.

Le gobelin adressa un regard victorieux à Rodar.

— Donne-moi l'esclave, lui dit-il de sa voix nasillarde, et je m'estimerai satisfait. Sinon, j'en appellerai au Khan Morkai. Et tu connais sûrement ses jugements expéditifs... Même toi, tu pourrais être inquiet, étranger.

Zadoguïn appuya particulièrement ce dernier mot, laissant bien entendre que, lui, avait des relations. Rodar voulut cracher sur le gobelin, mais se ravisa et se tourna vers le garde.

— Une journée ?

— Une journée complète, lui répondit le Mingol.

— On ne va pas discuter, ici, au milieu de tous ces esclaves, Maître Zadouin, pas vrai ?

Le marchand était content, il allait bien s'en tirer, au minimum l'affaire serait juteuse. Il fit signe à son homme de main orc et s'éloigna. Rodar eut un dernier regard courroucé pour Laeta, croisa ses grands yeux clairs, encore emplis de larmes, puis partit sans un mot pour elle.

Ce n'est que lorsque le jour commença à s'assombrir que la rue se vida et que les moqueries des passants cessèrent. L'orage grondait toujours, il menaçait, mais ne semblait pas vouloir éclater. Laeta entendit alors chuchoter son voisin de droite.

— Ça va ?

Elle tourna discrètement la tête promenant son regard sur l'homme qui était à côté d'elle. Il était exactement dans la même posture et tout aussi nu qu'elle. Assez grand, musclé, et aux abdominaux saillants, c'était probablement un guerrier. Sa peau était claire, mais ses traits harmonieux étaient différents de ceux de la région. Ce n'était ni un Mingol ni un homme d'un des comtés du lac.

— Ça va... lui souffla-t-elle.

— Il ne t'a pas fait trop mal ?

— Si, finit-elle par répondre.

— Ça ne saigne déjà plus. Ça aurait pu être pire... Tu as essayé de le voler ?

— Non ! fit-elle en secouant la tête.

— C'est connu, il n'y a que des innocents, dans la rue des gémissements, annonça-t-il ironiquement.

— Et toi ?

— Moi, c'est différent. Je n'ai rien fait.

Laeta ne put s'empêcher de sourire.

— Comment t'appelles-tu ? lui demanda-t-elle.

— Youri, et toi ?

— Laeta... Tu es un esclave ?

— Tout comme toi...

— Qu'est-ce qu'ils vont faire de nous ?

— Je n'en ai aucune idée, j'espère seulement qu'ils ne vont pas nous emmener dans leur temple. Tu as vu ceux qui sont entrés ?

Laeta hocha de la tête, elle avait parfaitement compris.

— Ils étaient drogués, poursuivit-il. Le pavot noir.

— Ils venaient tous pour une grande cérémonie ? Le solstice d'été ?

— Non, la cérémonie du solstice n’aura lieu que dans plusieurs jours, ça ressemblait plutôt à un conseil. C’est la guerre...

— La guerre ?

— Elle a déjà commencé, je suis bien placé pour le savoir. J’appartiens à une garde de soldats esclaves, les...

Un claquement de fouet le força à se taire. Laeta reçut le second. Un gardien était de retour. Il n’était pas seul, il était accompagné par un gobelin. Plutôt grand pour son espèce, il était également gros, et portait un knout enroulé à son large ceinturon de cuir. Comme pour beaucoup de gobelins, sa tête semblait disproportionnée en comparaison du reste de son corps. Il s’approcha de Laeta et la palpa tout en la forçant à se tourner vers lui.

— La voici, Maître Nyard, la désigna le garde.

— Oui, ça doit-être elle, répondit le gobelin. Celle dont mon cousin m’a parlé. Un joli morceau, ajouta-t-il en arborant un sourire mauvais.

Il reluqua Laeta des pieds à la tête avec un œil de connaisseur.

— Je la vendrai à un négociant partant pour le Shamyr. Il n’y aura pas d’histoires comme ça. Tu seras bientôt à moi, ma jolie, annonça-t-il en lui adressant un sourire grotesque.



Rodar avançait dans la rue couverte, il ne tarderait pas à revenir à l’étal de Zadoguin. Ce dernier marchait devant lui, sans se presser aucunement, sûr qu’il était de son affaire. L’orc était juste derrière Rodar, une précaution que le marchand avait préféré prendre. Le gobelin se doutait que l’homme qui le suivait devait ruminer et se demander comment il allait se sortir de ce coup fourré. Autant le laisser mariner, ce n’en serait que plus simple. Aussi Zadoguin ne se pressait pas, il avançait nonchalamment, lâchant une banalité de temps en temps sur un air guilleret. Il allait prendre tout son temps pour essorer le gars. S’il tenait à la fille, il allait cracher tout ce qu’il avait. S’il refusait de payer le prix fort, Zadoguin ferait appel au Khan Morkaï. Avec de la chance, l’esclave lui serait donnée en compensation, au pire elle aurait la main tranchée. Morkaï était comme les autres Khans, il privilégierait la parole d’un local. Celle d’un étranger ne compterait de toute façon pour rien. Zadoguin était de Burh Sagaz, le Khan du village prononcerait, à n’en pas douter, un jugement en sa faveur.

Rodar, de son côté, avait cessé de remuer tout ça. Si Laeta avait vraiment volé cette potion, elle s'était comportée comme une petite écervelée. Ce n'était pas impossible. Coupable ou pas, il n'avait pas l'intention de l'abandonner. Elle était à lui. Il y tenait, même s'il ne se l'avouait jamais, c'était une certitude. Ce gobelin s'était peut-être joué d'eux, il s'était peut-être légitimement plaint. Ce qu'il y avait de sûr, c'est qu'il avait des appuis ici, et que s'il demandait la justice d'un Khan...

Tout était devenu très simple dans l'esprit de Rodar, il était concentré, sa bouche était sèche : il y avait un gobelin devant lui, il le suivait.

Zadoguin entra le premier dans l'arrière-tente de son étal. Tout était en ordre, son frère avait tout rangé et avait gardé la boutique. Ce dernier faisait également office de garde du corps, il portait une armure de cuir clouté et un cimeterre. Rodar pénétra à l'intérieur, souriant poliment, pendant que Zadoguin levait la main pour signifier que tout allait bien. Le marchand s'installa sur la banquette de l'autre côté de la table, y jetant négligemment sa grosse bourse. Ce fut alors à l'orc d'entrer, et comme l'avait prévu Rodar, il se retourna pour fermer le rideau. Cela faisait un moment que le contrebandier était prêt pour cet instant. D'un geste brusque, il planta le poignard qu'il serrait sous sa cape dans le cou de l'orc. L'imposant garde du corps poussa un cri étranglé, à peine audible, en portant ses mains au niveau de sa blessure. Rodar dégaina son épée et l'acheva d'une seconde estocade en plein crâne. Pris de stupeur, l'autre gobelin tira son cimeterre. Mais au moment où il fut en état de réagir, Rodar lui faisait face, et le contrebandier faisait au moins une tête de plus que lui. Le gobelin hésita, frappa maladroitement, pour recevoir un coup massif sur le crâne. Il lâcha son arme en tentant de décamper, mais ne réussit qu'à trébucher dans un tabouret pour être finalement embroché par la lame de Rodar. Zadoguin avait, lui aussi, écarquillé les yeux de surprise lorsque Rodar avait terrassé son orc. Assistant incrédule au massacre de son frère, il s'était extirpé de derrière sa table pour s'emparer de son coutelas suspendu à un mât de la tente. Mais il était trop tard, un poignard se planta entre ses deux omoplates avant qu'il ne puisse se retourner.

Rodar lui asséna coup sur coup et s'acharna jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un amas ensanglanté affalé sur le sol. Il acheva, ensuite, sans aucune pitié, les deux gardes du corps, se saisit de la bourse du gobelin et d'un coffret rempli de pièces qu'il vida dans sa besace. Il essuya ses

lames, retourna sa cape tachée de sang et se couvrit, en plus, de celle de l'orc. Puis il quitta les lieux à grands pas.



Le *Bouc des steppes* était bondé, il n'y restait plus une place. Les orcs y braillaient, tous dans leur coin, et les Mingols, s'ils étaient plus discrets, étaient nombreux à s'y entasser. En temps habituel, nombre d'entre eux se seraient installés dehors, à prendre un bol de crawa, la bière au lait mingole, à la fraîcheur du soir. Mais l'orage grondait, et une pluie battante menaçait. Quelques gouttes étaient déjà tombées, mais on s'attendait à une grosse averse, peut-être à de la grêle. Les nuages violets qui s'étaient accumulés sur la région ne laissaient aucun doute, le déluge n'allait pas tarder. Il y avait bien quelques groupes dehors, mais la majorité des clients préférait se serrer comme des sardines dans l'auberge aux toits de branchages secs. À l'intérieur, c'était un véritable vacarme bien que chez les orcs, on eut plutôt parlé d'ambiance.

Rodar avait réussi à se trouver une petite table, engoncée dans un des coins de la taverne. Il faisait tourner son bol de crawa, la mine sombre. Rien n'aurait dû se passer de la sorte. Comment en était-il arrivé là ? Ce ne serait pas la première fois qu'il se serait mis dans le pétrin, et il avait l'habitude de s'en tirer. Mais cette fois-ci, il y avait... *elle*. Comment allait-il la sortir de la panade ? Il n'y avait rien d'autre à faire qu'attendre. Son rendez-vous était ici. Koubilaï ne tarderait plus maintenant...

Yisha, la jeune serveuse du *Bouc des steppes*, se fraya un passage jusqu'à lui. Elle portait un plateau chargé de bières au lait. Rodar la regarda toujours aussi nerveux et pressé d'avoir des nouvelles. Elle avait bien changé depuis sa dernière venue, elle s'était épanouie en véritable jeune fille.

— T'es une grande maintenant, Yisha ! la félicita Rodar en lui adressant un sourire. Ton père t'a donné des bijoux... Il ne va pas déjà te marier ? Si ?

La jeune servante, qui devait tout au plus avoir quinze ans, le regarda avec fierté. Elle portait de longues boucles d'oreilles ouvragées, un collier, des bracelets.

— Koub est là, il arrive, se contenta-t-elle de répondre en posant un second crawa sur la table.

Koubilaï n'avait pas changé, il était métis, à moitié Mingol par son père, arborant toujours une barbiche négligée et ses longs cheveux noirs. Il ressemblait un peu à Rodar partageant avec lui le même teint sombre.

— Le vent des steppes soit avec toi, Rodar, lui lança-t-il. Ça n'a pas l'air d'aller, d'après ce que m'a dit Yisha. Encore les chiens pelés ?

— Non ! Rodar n'était pas d'humeur pour la plaisanterie. Je suis dans la mouise, j'ai besoin de toi.

— Ça n'a pas de rapport avec notre affaire, j'espère, j'ai tout arrangé. Tu ne me fais pas un sale coup ! C'est déjà assez tendu comme ça ici.

— Non, rassure-toi, j'irai voir le Khan Atalaï comme prévu, j'ai tout ce qu'il faut. Mais j'ai un gros problème et il faut que tu m'aides tout de suite.

Koubilaï ne répondit pas, mais regarda Rodar avec insistance, l'incitant à poursuivre.

— Je suis venu avec mon esclave, celle que j'ai achetée il y a deux ans, avec toi.

— Je me souviens, une très jolie fille...

— Et j'ai eu une embrouille avec un marchand gobelin. Ça ressemble à un bon traquenard, il a dû soudoyer un ou deux gardes qu'il connaissait, elle a été accusée de vol et mise au mur des gémissements. Elle a dégusté, ajouta-t-il en grimaçant.

— Et tu as peur qu'il fasse appel à la justice d'un des Khans ? Il veut la fille, c'est ça ?

— Il ne fera plus appel à la justice de qui que ce soit, maintenant, répliqua Rodar en secouant la tête avec dégoût.

Koubilaï le regarda, intrigué.

— Il y a eu du sang sur les murs, poursuivit Rodar.

— Je vois, qu'est-ce que tu attends de moi ? S'il n'y a pas de plainte, demain l'affaire est terminée.

— J'ai pas confiance. Cette saleté de camelot a discuté avec un autre gobelin sur la place des dieux sombres, juste avant qu'il ne la fouette. Ça ressemblait à un marchand d'esclaves, il avait un knout et tout à fait la tête. Et puis il y a trois cadavres qui traînent...

— On t'a vu ? Quelqu'un sait ton nom ?

— J pense pas.

— Les meurtres sont courants durant la foire, surtout chez les orcs et les gobelins. S'ils n'ont pas de coupable sous la main, ils ne chercheront

pas. Pour ce qui est du marchand d'esclaves, il n'y en a que deux à Burh Sagaz, et aucun n'est gobelin. Tu connais Sangai...

— Qu'est-ce qui me dit qu'il n'ira pas se servir ce soir ? Ça va tomber et ça m'étonnerait que la rue soit gardée surtout s'il grêle.

— Écoute ! Je comprends que tu aies le béguin pour cette fille...

— Mais non, ça n'a rien à voir, s'emporta Rodar en se redressant brusquement, c't'une question de principe, elle est à moi ! Et je ne compte pas me laisser dépouiller par une sale face de gob !

Koubilaï soupira.

— On y va tout de suite, continua Rodar à voix basse, une barre de fer, une pince, un marteau, un burin et des vêtements pour elle. Tu as une sœur chez toi, non ? Quand ça va tomber, la place sera vide, et on n'entendra rien. Ce sera vite fait. Après on file chez le Khan. Il faut y aller ! L'averse va commencer d'une minute à l'autre.

— Tu sais bien que c'est demain le rendez-vous !

— J'ai tout l'argent sur moi, Koubilaï, une bourse remplie de diamants et de pierres précieuses. Et une fois qu'on l'aura tirée de ce guêpier, je ne préfère pas moisir ici.

— Y'a pas trop de risques, pas la peine de se presser. Avec tout ce qui se passe en ce moment, ils auront autre chose à faire que de courir après une fille. Une fois habillée, on ne la reconnaîtra plus, ma sœur a des teintures pour les cheveux. Elle était un peu voyante de ce côté-là, non ?

Rodar hocha la tête et reprit la parole :

— Qu'est-ce qui se passe, ici ?

— Je ne sais pas vraiment, mais ça ne sent pas bon. Tous les clans de l'Ouest réunis, des tribus orcs et la Horde noire de Garkhan. Et plus un nain, tu as remarqué ? Ce ne sont pas que les cérémonies du solstice. J'espère que ça ne gênera pas notre affaire avec le Khan Atalaï. Il vaut mieux qu'on se dépêche de tout régler. Ça ne m'étonnerait pas qu'ils préparent de grosses razzias sur Luzin ou même Val-de-Lac.

— Raison de plus pour lui rendre visite ce soir.

Ils quittèrent le *Bouc des steppes* sur ce constat.



Il pleuvait à seaux, Rodar avait vu juste, et il faisait pratiquement nuit noire. Les épais nuages ne laissaient filtrer qu'un pâle halo lunaire. Koubilaï, qui était allé chez lui quérir le matériel et les vêtements, venait



à peine de rejoindre Rodar. Ils étaient embusqués, non loin de la rue des gémissements, dans une des venelles qui donnaient sur la place des dieux sombres. Avec leurs capes noires, ils se fondaient dans l'ombre.

— Regarde, chuchota Rodar, il y a du monde.

— Des gardes ? lui répondit Koubilaï.

— J'ai pas l'impression, ils sont en train de la libérer. Ça fait un petit moment qu'ils y sont. Ils ont eu la même idée que nous.

— Combien ?

— Deux, je dirais, mais il peut y avoir du monde autour.

— Tssss ! Si j'avais su, j'aurais ameuté les cousins.

— Trop tard...

— Laisse-les faire. On s'approche et on les surprend, il n'y a plus le choix maintenant.

— On s'approche, reprit Rodar.

Deux ombres se faufilèrent sous la pluie battante. Elles arrivèrent au coin de la rue des gémissements par une allée qui lui était perpendiculaire, à quelques mètres seulement de Laeta et des hommes qui s'affairaient autour d'elle. Cachés à l'angle d'une ruelle, Rodar et Koubilaï étaient incapables de les distinguer, mais, en dépit du tumulte de l'averse, ils entendaient leur martèlement contre les pierres du mur, entrecoupé de jurons adressés à ces satanées chaînes. Le charabia employé ne laissait aucun doute sur l'identité des gaillards : il s'agissait d'orcs. Délesté de son sac d'outils, Koubilaï serrait son cimeterre dans sa main droite. Rodar avait également tiré ses armes. Ils attendaient le moment propice. Les cognements cessèrent pour faire place aux gémissements de Laeta ; on se saisissait d'elle. Les deux compères jaillirent comme deux diables sortant d'une boîte et tombèrent à bras raccourcis sur les deux orcs qui enlevaient la belle esclave. L'un d'eux avait jeté Laeta sur son épaule, les mains toujours enchaînées, pendant que l'autre portait les outils. Rodar frappa d'estoc, de toutes ses forces dans la poitrine de celui qui lui faisait face alors que Koubilaï sabrait le second au bras. Le premier orc, transpercé par la lame, lâcha Laeta pour dégainer son arme, mais ses forces l'abandonnèrent et il s'effondra comme un sac de froment. Koubilaï ne fut pas aussi heureux dans son attaque. Son cimeterre ripa sur un gros bracelet de métal n'entaillant que superficiellement son adversaire. L'orc se défendit avec ce qu'il avait à la main : un énorme marteau. C'était un rude gaillard, mais son arme n'avait pas l'allonge de celle de ses deux assaillants. Koubilaï recula d'un bond pour faire jouer en sa faveur. C'est alors que Rodar para au

dernier moment le coup asséné par un troisième orc surgi de nulle part. Personne ne l'avait vu venir.

— Merdaille ! s'exclama le contrebandier. J'espère qu'y'en a pas d'autres !

Koubilaï était trop occupé pour répondre, même s'il avait pris le dessus dans son duel. Rodar se fendit en avant, mais l'orc devait être un mercenaire, il para habilement et contre-attaqua. Ce ne serait pas un adversaire facile. Blessé, l'orc au marteau ne parvenait pas à véritablement menacer Koubilaï, il finit par se lancer dans une charge inconsidérée. Cette erreur lui fut fatale, il y perdit la tête. Mais Koubilaï ne se contenta pas de le terrasser, il se retourna contre l'assaillant de Rodar et le sabra à la jambe. L'orc trébucha, Rodar ne laissa pas passer cette belle occasion : il lui asséna un rude coup à la tête dont il ne se releva pas. Aussitôt, Rodar et Koubilaï entraînèrent Laeta avec eux, sans lui demander son avis. Bien que meurtrie et fatiguée, elle s'était redressée tant bien que mal. Elle savait bien qu'elle n'était pas en position d'exiger quoi que ce soit de son maître. Aussi, jeta-t-elle un long regard à Youri, avant de pousser jusqu'à lui, du bout du pied, le burin que les orcs avaient employé.

— Adieu, Laeta, à moins qu'il ne plaise aux dieux... lui cria-t-il en attrapant l'outil.

Mais ses paroles se perdirent dans la pluie qui tombait toujours aussi dru. Laeta, trempée et gelée, fut aussitôt couverte d'une cape à large capuche. Ils filèrent sans attendre à travers les ruelles obscures jusque chez Koubilaï.



Ce n'est qu'après minuit passé qu'ils se présentèrent au campement du clan Tadjiriaz. Koubilaï avait arrangé les choses, ils furent amenés à la yourte du Khan Atalaï. Cette dernière était imposante, et construite comme un véritable petit palais de peaux de mammouths géants et de toiles. Les gardes mingols attachés au service direct du Khan étaient triés sur le volet, ils portaient de fines cottes de mailles mordorées, comme leurs casques, et de grandes hallebardes à la lame en croissant de lune, en plus de leurs longs cimenterres. Ils désarmèrent Rodar et Koubilaï et les fouillèrent sans oublier Laeta. Elle était vêtue d'un sarouel, tenu par une ceinture décorative de danseuse orientale, et d'un petit haut noir, empruntés à Shazia, la sœur de Koubilaï. Son ventre nu

laissait bien en évidence le diamant qu'elle portait au nombril. La teinture auburn que lui avait faite Shazia avait été appliquée bien trop précipitamment, elle était à peine sèche.

Un des gardes, ou peut-être un serviteur de haut rang, car il était soigneusement vêtu, les fit entrer dans la salle du prince. Le Khan était sur son siège, avec à ses côtés sa femme, une prêtresse-sorcière. Toute une série de coussins était disposée en cercle sur le sol. Nombre d'invités et de courtisans y étaient assis. L'espace central, quant à lui, était occupé par des musiciens et des danseuses. Des volutes d'opium emplissaient la tente dans une ambiance feutrée. Le garde les amena jusqu'au siège du Khan, passant à travers les danseuses qui s'écartèrent sans cesser leur représentation. Les musiciens continuèrent à jouer, et peu de monde prêta une réelle attention à cette nouvelle arrivée.

— Mon Prince, s'inclina le guerrier mingol devant le Khan, voici Koubilaï et deux étrangers, ils ont demandé audience.

Koubilaï et Rodar avaient mis un genou à terre devant le couple princier, alors que Laeta, eu égard à sa condition, se prosternait. La prêtresse était une femme fine et élancée, aux traits asiatiques prononcés. Elle portait un maquillage noir au Khôl ainsi que toute une parure de bijoux d'or sertis d'émeraudes et de rubis qui achevaient de lui conférer un air sévère. Sa robe sombre rituelle de prêtresse-sorcière d'Arksass, le dieu serpent, était couverte d'écailles de cuivre et décorées de serpents. Son époux, le Khan Atalaï, était habillé d'une longue tunique de satin, un vêtement royal, et portait un poignard richement ouvragé à la ceinture. Il était tout aussi typé qu'elle et avait un beau visage qui se terminait par une petite barbe pointue. Les deux étaient plutôt jeunes, il était rare de rencontrer des chefs de clan dépassant à peine la trentaine. Atalaï leur fit signe de se relever, seule Laeta resta prosternée.

— Voici Rodar, Prince des steppes, et son esclave Laeta, ils sont venus pour l'affaire dont je vous ai parlé.

— Et ils n'ont pas pu attendre le moment convenu ? se moqua le Khan.

— Veuillez pardonner notre impertinence, puissant Khan.

— Qu'importe, c'est fête ce soir, vous êtes mes invités, leur sourit Atalaï. Nous aurons le temps de discuter affaires.

Skissa, la prêtresse-sorcière d'Arksass, se leva. Les zébrures qu'elle apercevait dans le bas du dos de la fille esclave l'intriguaient. Mais il n'y avait pas que cela, son intuition surnaturelle la guidait. Sa curiosité

ne s'était pas réveillée par hasard. La femme du Khan n'était pas la seule à se poser des questions, un autre homme avait remarqué l'arrivée de Rodar et de ses amis, un des invités du prince : Sangaï, le marchand d'esclaves. Il avait reconnu Koubilaï, qu'il connaissait bien, et s'interrogeait au sujet de la fille et de l'homme qui l'accompagnait. Il était pratiquement sûr de les avoir rencontrés. Surtout la jeune femme, elle était sans aucun doute passée entre ses mains.

Skissa poussa du pied le haut de Laeta, dévoilant les marques de fouet qu'elle portait dans le dos. Elles étaient bien fraîches et légèrement luisantes. Un onguent y avait été appliqué, une heure auparavant, tout au plus, la prêtresse en était certaine.

— Qu'a fait cette esclave ? demanda-t-elle.

— Un menu larcin, rien de grave, Princesse des steppes, répondit Rodar.

— Un menu larcin qui lui a valu d'être fouettée au mur des gémisséments ?

— Non, Princesse des steppes, j'ai puni moi-même cette petite voleuse qui n'hésitait pas à boire de mon vin quand j'avais le dos tourné. Ça t'a servi de leçon, j'espère ? s'adressa-t-il à Laeta, faussement sévère.

— Oui, Maître, répondit Laeta.

— Debout, esclave, intima la prêtresse.

Laeta se leva et se tint droite, un peu crispée. Skissa n'était qu'à quelques centimètres d'elle. Elle avait le regard inquisiteur d'un serpent évaluant sa proie. Elle saisit la tête de Laeta, la tourna vers elle, et la dévisagea intensément. La main de Skissa se tacha de henné lorsqu'elle toucha ses cheveux. La prêtresse observa ses doigts brunis.

— Pourquoi t'es-tu teinte, esclave ?

— Pour obéir à mon maître, Princesse des steppes.

— Je crois plutôt que tu veux te cacher. Je suis presque sûre d'avoir vu cette fille attachée au mur des gémisséments, au début de la cérémonie, ajouta-t-elle en se tournant vers son mari.

— Y étais-tu ? continua-t-elle en s'adressant à Laeta.

Laeta ne répondait pas, elle faisait le vide dans son esprit. Elle sentait le trouble créé par la magie : la prêtresse-sorcière cherchait certainement à lire ses pensées.

— Tu ne veux pas me donner d'explication, esclave ? Qu'il en soit ainsi, ce sera divertissant pour nous tous. Sait-elle danser ? lança-t-elle à Rodar.

— Oui, Princesse des steppes, Laeta est experte à cet art.

Skissa baissa légèrement le sarouel de Laeta, dévoilant le haut de sa fesse gauche, elle y découvrit le tatouage des esclaves du Shamyr.

— Je m'en doutais, s'exclama-t-elle. Tu as appris la danse du serpent, esclave ?

— Oui, Princesse des steppes.

— Alors tu vas danser ! Tu vas exécuter la cariatide rituelle du baiser d'Arksass.

Laeta frémit lorsqu'elle entendit ce nom. Elle savait ce que cela signifiait. Son estomac se noua complètement.

— Va te préparer, esclave !

Skissa lui désigna, l'index bien tendu, une des ouvertures de la pièce, puis, adressant un bref hochement de tête à l'une de ses servantes, elle lui intima d'accompagner Laeta.

Rodar et Koubilaï furent aussitôt invités à s'asseoir sur des coussins à côté du Khan, la prêtresse-sorcière reprit sa place.

— C'est fâcheux pour votre esclave, observa le prince d'un air détaché, mais cela ne changera en rien nos affaires. La faute reposera uniquement sur elle, et elle sera seule à en payer les conséquences. Remarquez que si elle est innocente, Arksass l'épargnera...

Rodar ruminait intérieurement, il avait vraiment la sensation qu'une Sinista, une des divinités de la malchance, avait jeté son dévolu sur lui. À peine avait-il sauvé Laeta qu'elle lui échappait à nouveau. S'il ne s'agissait que d'une chorégraphie, elle s'en tirerait... Pourtant, Rodar n'était pas du tout à l'aise.

— Que va-t-il se passer, puissant Khan ? demanda-t-il.

— Elle va devoir danser devant un serpent sacré, un najaï d'Arksass. Si elle est coupable, il la mordra et son venin la changera en pierre. Mais si elle est innocente, Arksass lui accordera la grâce de charmer la créature... Je ne l'ai jamais vu, mais on dit que c'est possible.

— Puissant Khan, tout cela n'est qu'une méprise, nous pourrions sûrement trouver un moyen de nous arranger.

Atalaï arrêta Rodar.

— Il s'agit de matière religieuse. Je n'ai pas à revenir sur ce qu'a décidé la prêtresse-sorcière, qui m'a, en outre, toujours été du plus précieux des conseils. Je croirai ce qu'Arksass nous montrera.

Sangaï avait suivi l'affaire avec attention, c'était bien eux. Il avait vendu cette fille, Laeta, presque un an auparavant, à Rodar, l'ami de Koubilaï. Cela allait être un gâchis. Personne ne pouvait échapper à un

najaï dans de telles conditions. Aucune danseuse n'en avait jamais charmé un, ce serpent était tout bonnement insensible aux charmes d'une jeune femme. Pire, il était doué d'un regard hypnotique, ce n'était pas une légende. Cette fille avait de la valeur, beaucoup de valeur, et elle ne méritait sûrement pas de mourir ainsi. Sangaï n'avait jamais été très religieux, mais il fallait bien faire avec les cultes et les prêtresses-sorcières. Elles n'avaient cessé de grandir en puissance dans les vingt dernières années, cela venait de Khûnd, la capitale... depuis l'avènement de la Reine-Sorcière. Il ne pouvait pas faire grand-chose pour Laeta, et ne comptait surtout pas prendre de risques. Il existait bien un antidote au venin du serpent, mais à quoi bon ? C'était un philtre ensorcelé qui n'agissait qu'après la morsure, et il était toxique. Skissa en avait, il en savait quelque chose, il venait juste de le lui fournir. Mais elle n'en gaspillerait pas pour une fille de rien désignée fautive par Arksass. « Pff ! Un beau gâchis », ressassa Sangaï, et il quitta sa place.



La jeune esclave de la prêtresse-sorcière regardait Laeta avec sévérité, elle n'avait visiblement aucune empathie pour elle. Cette fille n'était plus que de la chair à najaï. Elle la surveillait, en train de se déshabiller et de se rhabiller avec les bijoux rituels. Bracelets entortillés pour les bras, les avant-bras, les chevilles, parures pour les seins, ceinture qui faisait également office de cache-sexe. Tous étaient à l'effigie de reptiles avec des bijoux pour les yeux. Il y avait aussi des bagues ornées de grosses pierres, des boucles d'oreilles et une tiare à la façon de deux serpents enroulés dont les têtes descendaient sur les tempes de la danseuse. Sangaï se montra quelques instants dans l'embrasure des rideaux d'entrée, il eut le temps de lui désigner du regard avec insistance un coffret posé sur une commode d'acajou. La jeune esclave se dirigea immédiatement vers Sangaï, aussi courroucée qu'un lynx des steppes qu'on dérange au moment du dîner, et lui ferma le voilage au nez. Le marchand protesta et ronchonna si bien que la fille, bien moins âgée que Laeta et, un brin naïve, crut bon de le réprimander. Dès que sa gardienne eut le dos tourné, Laeta bondit en direction de la boîte, l'ouvrit et en extirpa le petit flacon de cuivre qu'elle contenait. Lorsque la Mingole se retourna, enfin débarrassée de Sangaï, Laeta avait repris sa place.

— Tu es prête ?

— Oui, Mademoiselle, répondit respectueusement Laeta.

— Mets-toi à genoux, ma maîtresse t'indiquera quand commencer. Prie tes dieux. Tu vas mourir.

Laeta, qui avait réussi à dissimuler la fiole, ne savait qu'en faire, elle ne pouvait la garder sur elle dans sa tenue de danseuse. La boule qu'elle avait à l'estomac lui pesait, elle était envahie par l'angoisse. Il ne fallait surtout pas qu'elle cède à la panique. Elle s'agenouilla, réarrangea ses vêtements qui étaient au sol, glissant dedans la petite fiole, tout en continuant à parler à sa gardienne, à la fois pour évacuer son angoisse et pour distraire son attention.

— Pourquoi m'en voulez-vous, Mademoiselle, je ne vous ai rien fait, je ne suis qu'une esclave, comme vous ?

— Tu aurais dû savoir qu'on ne ment pas à une prêtresse-sorcière...

Mais Laeta n'écoutait plus, elle se remémorait la danse du serpent, tout en essayant d'évacuer sa peur. Mais comment en était-elle arrivée là ? Les larmes lui montaient aux yeux, mais il ne fallait pas qu'elle cède.

— Lorsque le najaï de Sakjïn le dresseur te mordra, laisse-toi aller, tu partiras vite. Offre-lui ton bras, si la morsure est franche, tu ne souffriras pas.

C'est tout ce que la jeune esclave avait trouvé, comme paroles de réconfort, pour cette fille qui ne lui inspirait rien et qu'elle ne voulait surtout pas connaître quelques minutes avant qu'elle ne passe dans l'autre monde.

Les rideaux s'ouvrirent subitement et Skissa apparut, les deux esclaves baissèrent la tête. Elle releva aussitôt Laeta, l'inspecta, réajusta quelques bijoux, puis la toisa de son regard si proche de celui d'un serpent.

— C'est ta dernière danse, esclave, tâche de faire bonne figure !

Le silence s'était fait dans la salle du prince. Une très grosse panière était posée sur le grand tapis central déserté par ses anciens occupants. Laeta s'approcha. Elle était blanche, l'estomac complètement noué. Les seules choses qu'elle lisait dans les regards des danseuses qui s'étaient assises sur le côté, des artistes ou des courtisans, c'était la pitié et la crainte. Elle vint se prosterner, à quelques pas de la panière, devant le siège des époux princiers où la prêtresse-sorcière avait repris sa place.

Alors, les musiciens entamèrent leur morceau, au grand saze, au tambourin et aux flûtes serpent ; ils jouèrent une mélodie lancinante,

tout en courbes. Laeta se releva doucement, en reptations et en ondulations au rythme de la mélopée. Elle commença à danser devant la panière. Bientôt, le couvercle en tomba et le serpent se montra. Le najai était un monstre. L'énorme tête de cobra aux écailles vives, rouges et noires, était pourvue de nombreuses petites cornes. Ses yeux étaient terrifiants, avec une pupille en étoile et un iris aux couleurs hypnotiques. À en juger par la taille de sa partie supérieure, l'animal devait mesurer près de dix mètres, ses mensurations s'approchaient de celle d'un anaconda numizien. Laeta tressaillit en voyant le monstre sortir de sa panière, mais elle ne cessa pas de danser. Elle se mit à faire jouer ses mains, comme des serpents, les pierres des bagues qu'elle portait imitaient à merveille leurs yeux. Elle continuait à onduler au rythme de la musique alors que le monstre s'extirpait lentement, de toute sa masse. Ne pas le regarder directement, c'est tout ce dont Laeta se souvenait des serpents d'Arksass. La bête paraissait intriguée par les mains de Laeta, sa tête oscillait de l'une à l'autre, semblant hésiter. Était-elle dupe ou jouait-elle avec sa proie ? La belle esclave poursuivit sa danse, écartant ses bras, pour accentuer la confusion. Pendant un long moment, la créature se dandina de droite à gauche, puis elle se lassa. Elle glissa le long du tapis, fit presque un tour complet autour de Laeta et se redressa à nouveau. La chorégraphie continua jusqu'à ce que le serpent, se dressant toujours plus haut, se mit à fixer la danseuse de son regard terrible. Un éclair parut en jaillir. Le diamant que Laeta portait au nombril brilla alors intensément.



Les deux petits génies étaient très affairés. Tous deux avaient leur rapporteur à la main, et leur règle, comme il se doit.

— Ça vient de partout, s'enthousiasma S'nel.

— Oui, mais ils ne sont pas tous très nets, tu as remarqué ? répondit D'kart.

— C'est à cause de la courbure, reprit le premier, ils sont tout cintrés.

— Bizarre, je n'ai pas l'impression que la blonde soit partie trifouiller dans les orbitales...

— C'est pas elle, reprit S'nel, c'est ce foutu bestiau ! Regarde ça, il nous en envoie un à zéro degré.

— Ça fera plus zéro avec la courbure ?



— Prends la tangente, et de toute façon, je laisse pas rentrer cette saloperie ! Tu as vu à quoi ça ressemble ?

Une espèce de trait d'énergie, noire et bouillonnante, filait droit sur eux.

— La blonde va pas aimer ça du tout, réflexion totale ?

— C'est pas très académique à zéro degré.

— Ha ! Non, je laisse pas ça entrer dans le réseau !

Un pop se fit entendre et un troisième petit génie apparut à la surface des atomes de carbone bien rangés.

— Salut, Huyg ! s'exclama S'nel.

— Vous dites n'importe quoi, commença Huyg'Hens.

— Ça m'aurait étonné que tu ne ramènes pas ta science, réagit aussitôt D'kart.

— Les trains d'ondes vont tout droit, c'est l'espace qui est courbé, nuance ! continua Huyg'Hens.

— C'est toi qui racontes n'importe quoi, Huyg, c'est simplement l'indice qui varie ! La blonde a déjà vu des mirages, c'est pareil, rétorqua D'kart.

— Ça m'étonnerait que le bestiau soit un mirage, remarqua S'nel.

Le trait d'énergie approchait furieusement.

— Bon, on se décide ? s'impatienta D'kart.

Les trois petits génies se concertèrent du regard et tombèrent tous d'accord.

— Réflexion totale ! s'écrièrent-ils tous en chœur.

Le sortilège hypnotique rebondit sur le diamant et repartit frapper de plein fouet le najaï qui en resta hébété un moment à suivre niaisement les mains de la danseuse.



La cariatide rituelle durait, Laeta ne voyait pas comment s'en sortir. Elle avait eu de la chance jusque-là, le monstre semblait jouer le jeu, il était moins agressif depuis un moment. À la *medress*, l'école des esclaves, elles avaient toutes appris une chorégraphie avec un serpent, bien que cette danse restât marginale. Les filles s'amusaient avec lui, mais la bête était inoffensive, complètement apprivoisée, et le charmeur de serpent très expérimenté. Il fallait du temps pour s'accorder avec ce dernier afin que le spectacle soit fluide et agréable à regarder. Mais là, c'était différent, il s'agissait d'une danse sacrificielle, le najaï d'Arksass

se jouait d'elle. Il attendait peut-être un faux pas, faisant durer le plaisir. Il n'y avait qu'une issue. Tout en exécutant les gestes avec grâce, Laeta fouillait ses souvenirs de la *medress*. Mais il était inutile d'espérer subjuguier le monstre, le serpent ne savait pas danser, il se contentait de faire ce que son maître lui avait appris et de suivre ses directives. C'est cette réflexion qui sauva Laeta. Le charmeur de serpent ! Sakjîn ! Elle inspecta l'assemblée du regard. Elle vit le Khan, la prêtresse-sorcière, Rodar... puis l'homme qui tenait le couvercle de la panière. Il était assis un peu en retrait, mais malgré tout à quelques mètres d'elle. Elle reconnut le dresseur, il tapait régulièrement du pied par terre, et complétait les vibrations à l'aide d'une petite canne sculptée en forme de naja. Elle n'avait qu'une seule chance, il n'y en aurait pas d'autres. Laeta se concentra, l'exercice de la danse lui avait fait oublier toute peur et l'avait mise dans un état propice à la magie. Son esprit s'éleva vers un niveau supérieur, puis relaxa toute l'énergie. Une onde de plaisir la parcourut, ce serait peut-être la dernière. Elle franchit la barrière de ses yeux et le charme fila telle la plus rapide des flèches de Cupido, l'ange d'Aphrosia, droit sur Sakjîn. Laeta sentit toute force l'abandonner, l'énergie qu'elle avait déployée était au-dessus de ses moyens, après un salut gracieux adressé à toute l'assistance, elle s'effondra.

Le cœur de Sakjîn se mit à battre pour la danseuse, cela ne pouvait pas finir comme ça, il devait la sauver, tant pis pour Arksass. Il rappela son najaï.



La troisième claque de Rodar réveilla Laeta. Au vu de sa pâleur, il avait dû être encore plus anxieux qu'elle. Il était là, juste au-dessus d'elle. Un sourire de soulagement éclaira son visage lorsqu'elle ouvrit les yeux.

— Va remercier la princesse des steppes qui vient de t'accorder sa grâce. Et plus de bêtises, esclave !

Laeta alla s'agenouiller devant la prêtresse-sorcière et posa un baiser sur son pied aux ongles vernis d'un noir brillant. En relevant la tête, elle croisa le regard de la servante qui l'avait surveillée. Elle n'y lut plus le dédain, mais la surprise et l'admiration, la jeune fille détourna les yeux.

— Je crois ce qu'Arksass m'a montré, déclara Skissa d'une voix dénuée de malveillance, et tu dances magnifiquement bien. Voudrais-tu entrer à mon service ?

— Je souhaite rester au service de mon maître, puissante Princesse des steppes, répondit Laeta en baissant la tête.

La prêtresse-sorcière sourit.

— Je comprends, dit-elle. Alors, fais bien les choses. Puisque tu as choisi la voie des esclaves de plaisir, plais-lui !

Elle incanta quelques paroles rituelles et les cheveux de Laeta changèrent instantanément de couleur. La teinte auburn était maintenant parfaite, plus profonde et luisante. Skissa renvoya ensuite Laeta d'un simple revers de la main.

Rodar était satisfait, la négociation avec le Khan avait finalement été facilitée par les récentes péripéties. Il avait apprécié la danse. Et son issue. Laeta laissait rarement indifférent. Les pierres précieuses que Rodar avait amenées valaient une fortune, elles avaient convenu à Atalaï. Rodar n'avait pas droit à l'erreur, il investissait dans ce coup presque toute sa richesse, mais également l'argent de Bréaga et celui du capitaine Sacchios. Eux aussi avaient énormément misé.

— Les champs de pavot noir ont peu donné cette année, expliqua le Khan, vous serez en possession de presque tout ce qu'on peut trouver à Burh Sagaz. Je suis le seul à vraiment pouvoir fournir. On ne peut pas être à la fois à la guerre et aux champs... Votre fortune est faite, Rodar !

— Merci d'avoir accueilli favorablement mon offre, Prince des steppes.

— Tout le mérite revient à Koubilaï, il y avait bien d'autres acheteurs. Vous lui devez beaucoup.

Koubilaï inclina légèrement la tête, faussement modeste.

— Vous connaissez les propriétés de la résine de pavot noir, je suppose, poursuivit le Khan.

— Oui, Prince des steppes, et je saurai quoi en faire.

Le Khan Atalaï acquiesça en riant et se resservit une coupe.



Laeta était en croupe, devant Rodar, ils venaient juste de quitter Burh Sagaz et sa grande foire du solstice. Noiraud connaissait le chemin, même s'il était bien mal tracé, à travers les hautes herbes des plaines vallonnées. La steppe avait fleuri, certaines graminées avaient déjà commencé à sécher. Noiraud se frayait un passage parmi les chardons violets, les coquelicots géants et la verdure dense qui, bien souvent, lui arrivait au garrot. Les fleurs ondoyaient dans le vent, telle une mer

végétale. Elles y laissaient leurs pétales qui tournoyaient et s'éparpillaient sous les nuages violacés. Le ciel, bas, était toujours aussi lourd et grondant. Plus encore, peut-être.

— L'orage ne va pas tarder, fit remarquer Rodar.

— Oui, Maître, répondit Laeta, une grande tempête se prépare... Puis-je vous poser une question ?

— Vas-y...

— Vous n'avez pas emporté le pavot noir ?

Rodar eut un sourire moqueur.

— Les ballots de résine sont trop gros pour Noiraud, Koubilaï se charge de les acheminer à Val-de-Lac. On les embarquera dans la Barcasse.

Rodar fouilla dans la bourse de Zadoguin et en sortit la potion de morte-couche.

— As-tu essayé de la voler, esclave ?

— Non, Maître, je vous jure ! Je n'aurais jamais pris le risque de lui dérober une fiole sous son nez ! C'est lui qui l'a glissée dans le panier. Je pense qu'il a fait un tour de passe-passe, il devait la tenir en main et a fait croire qu'il l'extirpait.

Rodar empoigna la chevelure de Laeta et lui tira la tête en arrière.

— Ne me mens pas, esclave !

— Je vous en supplie, Maître, écoutez-moi, vous savez que je fais tout pour vous satisfaire.

— J'ai jamais prétendu le contraire.

Il relâcha sa prise.

— Ce gobelin nous a bien roulés, conclut-il. Il l'a payé... Prends cette fiole, elle te sera plus utile qu'à moi.

Rodar tendit la potion de Zadoguin à Laeta.

— Merci, Maître.

— J'ai eu sacrément peur pour toi, ce gobelin, cette prêtresse et ce foutu serpent, je ne te ramènerai plus à Burh Sagaz !

Le visage de Laeta s'illumina, mais ce dernier ne put le voir. Peut-être l'aimait-il vraiment ? Plus qu'une simple concubine. Elle avait saisi le philtre de morte-couche et jouait avec. De son autre main, elle triturerait le petit flacon de cuivre qu'elle avait subtilisé à la prêtresse-sorcière, Skissa. Elle fourra les deux récipients dans une des fontes de Noiraud. Ils glissèrent lentement, entre le cuir de la sacoche et les voiles soyeux. Jusqu'au fond. Là, ils s'entrechoquèrent avec une troisième fiole :

l'élixir de la neuvième lune. Celui-là même que Laeta avait dérobé à l'étalage de Zadoguin, le goblin...



## CHAPITRE II : LA FÊTE DE L'ONDANA

— Vous y croyez, Maître ?

— À quoi, esclave ?

La voix de Rodar trahissait sa lassitude.

— À l'Ondana ?

Rodar fit une moue dubitative, et jeta un coup d'œil alentour, comme s'il vérifiait que le légendaire monstre n'allait pas sortir, là, devant lui, des eaux limpides du lac. Il ne répondit rien, se contentant de hausser les épaules.

— Je pourrai assister aux fêtes, Maître ?

— Ouais, finit-il par lâcher.

La Barcasse fendait l'onde claire à petite allure. Laeta regardait l'eau pure filer sur le côté du navire de Rodar. De temps en temps, elle laissait pendre sa main, pour goûter à la fraîcheur des flots. Elle s'était paresseusement allongée à l'arrière du bateau, entièrement nue, à prendre le soleil. La journée était presque estivale. Rodar était affairé avec les cordages de l'unique voile de son navire. À cette vitesse, ils arriveraient à Escargae dans la nuit. Il admirait sa belle esclave. Elle le faisait exprès.

— T'aimes te montrer à poil !

— Je bronze ma peau au soleil, Maître. Vous savez bien que mes clients apprécient particulièrement ça...

— Ha ! C'est pour eux que tu fais ça...

Laeta lui fit un sourire mutin.

— T'es vraiment une petite garce !

— J'aime être avec vous, Maître. Je suis tellement contente que vous m'ayez emmenée.

— Ça a failli mal tourner !

— On s'en est sorti, répliqua-t-elle en se dandinant.

Rodar, qui venait d'en terminer avec sa voile, se rapprocha d'elle et lui caressa doucement le dos. Les zébrures infligées par le gobelin s'y devinaient encore. Il en suivait les traces du bout du doigt.

— T'es bien capable d'avoir aimé ça.

— Je préfère quand c'est toi qui tiens le fouet, osa-t-elle le tutoyer contre toutes les convenances qu'elle avait apprises à la *medress* de Pamy.

— Que tu aimes ou pas n'a aucune importance. Ce n'est pas un jeu !

— Oui, Maître, lui souffla-t-elle avant de l'embrasser.

Derrière eux, l'imposante stature du château de Val-de-Lac commençait à s'éloigner. Les ruines de ce qui avait été une belle forteresse dominaient le village. Les vieux remparts et quelques tours aux toitures éventrées tenaient toujours sur l'île escarpée de la Rivelonde. Val-de-Lac était à l'extrémité nord du lac, à l'embouchure de la Rivelonde. Au-delà, jusqu'à sa source dans les monts Grizards, la Rivelonde n'était guère plus qu'un torrent. Le village était un gros bourg, mais il n'avait plus l'importance d'autrefois, bien qu'il fût encore, sur le papier, la capitale du comté des Terres de brumes. L'ancien fief n'avait plus de seigneurs, et de fait les trois principaux villages qui le constituaient — Val-de-Lac, Luzin et Caribolle — étaient quasiment autonomes.

Tout s'était bien passé. Koubilaï était arrivé au Ragondin avec le chargement, comme prévu. Rodar et Laeta avaient pris un peu de bon temps en l'attendant dans l'auberge de son ami Sudsak, un trafiquant à l'apparence trompeuse. Il avait une carrure d'ours, mais une allure bonhomme, pas du tout la tête à tremper dans des affaires louches. Mais à Val-de-Lac, la loi était une notion tout à fait élastique ; aussi Sudsak, dont l'établissement ressemblait assez à *la Lune dans l'eau*, ne se ressentait pas lui-même comme un hors-la-loi. Il connaissait des combines, voilà tout, et s'entendait à merveille avec Rodar, son complice principal dans des coups plus que juteux.

Les deux ballots de résine de pavot noir reposaient bien sagement au fond de la Barcasse ; de l'or en barre qui n'attendait que d'être échangé contre de belles couronnes sonnantes et trébuchantes...

Rodar était pourtant soucieux, il avait presque tout investi dans cette affaire. Son esclave, qui se lovait dans ses bras était d'humeur badine, il n'était pas bien difficile de s'en rendre compte, mais il avait la tête ailleurs.

— Merdaille ! Pas maintenant ! la repoussa-t-il.

Il lui désigna les deux paquets emmaillotés dans de vieilles couvertures à côté d'elle.

— Quand tout ça sera fini, les choses vont changer. Et je ne t'oublierai pas, ma belle esclave. Tu seras gâtée !



— Merci, Maître, lui répondit-elle en souriant.

— J'ai misé très gros, mais ça suffisait pas. Bréaga y a investi cinq mille couronnes d'or, et le capitaine Sacchios aussi. Une fois vendu, ça ramènera beaucoup plus. Plus d'argent que tu ne peux imaginer dans ta petite tête ! Mais il ne faut pas que ça foire...

— Il n'y a pas de raison...

— Quand il y a une montagne d'or en jeu, il y a toujours des raisons, ma jolie, et le coup peut venir de n'importe où ! Personne n'est au courant, tout le monde pense que j'ai ramené les mêmes broutilles que d'habitude, de l'herbe mingole et tout le reste. Tu as intérêt à tenir ta langue, particulièrement avec tes amies !

— Je ne dirai rien, Maître, personne n'apprendra rien par ma bouche. Vous pouvez me faire confiance.

— Je ne m'en fais pas ! Tu es loin d'être une idiote. Tu sais très bien ce qu'il se passerait si je disparaissais... Et ce coup-là, s'il capote, ça peut finir en aller simple pour l'enfer.

Ils n'arrivèrent à Escargae que le lendemain.



La lueur, chaude et ténue, d'une chandelle presque entièrement consumée éclairait une petite chambre en désordre. Laeta était avec son amant. Elle n'était plus guère habillée, le dernier voile de soie rose qu'elle portait encore lui collait à la peau. Il tenait à peine et était déjà déchiré, un tribut aux ébats passionnés qui venaient juste de se terminer. Elle posa un nouveau baiser sur le torse musclé et effleura du bout des doigts les abdominaux saillants. Le corps de guerrier, comme elle les aimait, tressaillit sous ses caresses. Laeta avait des clients, mais dans son esprit, quelques élus étaient ses amants. Et celui-ci était dans une case bien à part. Elle l'illumina de son sourire. Avec lui, elle ne trichait pas.

— J'adore ta peau cuivrée, lui annonça-t-il.

— Je savais que ça te plairait.

— Tu auras une prime pour le voile, il était tout neuf, non ? Juste arrivé de Burh Sagaz ?

— C'est pas grave, répondit-elle en haussant les épaules.

Laeta roula une feuille d'herbe mingole.

— On la fume à deux ? lui proposa-t-elle.

— Si tu veux...

— Ça s'est bien passé avec... ton maître ?

Laeta se retourna vers lui, une pointe d'agacement dans les yeux.

— Pourquoi tu me parles de lui ? J'aime pas, dans ces moments-là. Est-ce que je te parle de ta femme ?

Il la regarda, amusé.

— Toujours pas marié, rétorqua-t-il, un peu moqueur.

Elle se contenta de secouer la tête en soufflant toute la fumée qu'elle avait inspirée. Au bout de la pièce, sur le secrétaire, il y avait bien un petit portrait. Celui d'une femme. Mais cela ne changeait rien, elle n'était pas bien placée pour s'arrêter à ce genre de détails.

— Tout s'est très bien passé, éclata-t-elle de rire en l'embrassant. Il m'a juste interdit d'en parler ! Je dois y aller maintenant, tu me détaches ?

L'homme défit le dernier lien qui retenait encore un des poignets de Laeta à un des montants du lit, en lui souriant. Elle se releva, poussa du pied le fouet qui traînait négligemment par terre, et se rhabilla.

— Lambine pas, lui conseilla-t-il, il y a des gens pas très recommandables dans les ruelles depuis un moment.

— Je suis assez au courant, répondit-elle en riant.

— Je ne rigole pas, fais attention ! la mit-il en garde beaucoup plus fermement.

Elle hocha la tête, lui signifiant silencieusement qu'elle avait bien compris l'avertissement. En quittant la pièce, elle eut un dernier regard pour la quincaillerie de son amant : une cotte de mailles et un plastron réglementaire de la garde. Il y avait également une épée, dans son fourreau, qui pendait à une patère. Au moment de franchir le seuil, elle reçut une forte claque sur les fesses.

— À bientôt, ma belle.

Elle l'embrassa une dernière fois, se saisit de la bourse qu'il lui tendait, et partit.

Un magnifique clair de lune estival éclairait la cité lacustre. Les maisons de bois aux toits pointus, construites sur les pilotis de la ville ou sur l'une des deux grandes îles, se détachaient sur un ciel bleu profond. À cette heure très tardive, il n'y avait presque personne dans les rues, mais Laeta avait un peu de chemin à faire avant d'arriver à *la Lune dans l'eau*, sur le quai des contrebandiers. Ne craignant ni les coupe-jarrets ni le guet, elle avait remis ses chaussures à talons qui claquaient sur le plancher de la cité. Au détour d'une ruelle, alors qu'elle approchait d'un des ponts qui permettaient de quitter la